

# La mort donne-t-elle un sens à la vie ?

Si beaucoup d'entre nous nourrissent des fantasmes d'immortalité, il n'est pas certain qu'ils aient réellement réfléchi aux conséquences que pourraient avoir pour eux une vie aussi interminable qu'une journée qui ne trouverait pas sa conclusion dans le sommeil, cette petite mort qui vient clore chacun des jours de notre vie.

S'il est permis de penser que la mort n'est pas inscrite dans l'essence même de la vie et que, comme le pense Spinoza, nous sommes tous animé par le *conatus*, cet effort pour persévérer dans l'être qui s'exprime en l'homme sous la forme du désir, il n'en est pas moins vrai que sans cet inévitable accident qu'est la mort nous ne serions peut-être pas motivés comme nous le sommes pour entreprendre toutes les tâches et pour réaliser tous les projets qui font notre vie et qui lui donne le sens qu'en elle-même elle n'a pas. Ainsi, l'enfant qui ne sait pas qu'il va mourir vit un éternel présent sans nourrir de réels projets, il vit plutôt dans un éternel présent et son avenir est plutôt constitué de rêves que de véritables projets. Quant à l'adolescent qui sait qu'il va mourir mais n'y croit pas vraiment, il a plutôt tendance à se croire immortel, il se dit parfois qu'il a le temps et sacrifie parfois à la jouissance immédiate les efforts nécessaires pour atteindre des buts qui lui paraissent trop lointain. Les choses sont certainement bien ainsi, elles ne peuvent que difficilement être autres. Rien de plus déprimant, en effet, que ces adolescents adultes avant l'heure qui oublient de rêver et de jouir du temps présent.

Cependant, lorsque l'on atteint l'âge de ce que certains appellent la maturité (qu'il faut s'efforcer de maintenir le plus longtemps possible pour ne pas devenir un fruit trop mur, c'est-à-dire frôlant la putréfaction), on se dit que le temps nous est compté et qu'il faut faire les choses, qu'il faut impérativement satisfaire les désirs qui nous sont les plus chers et qui parfois nécessitent de notre part des efforts dont la difficulté nous avait jusque là incité à repousser à plus tard leur satisfaction.

On se dit alors qu'il faut vivre, vivre non pas pour la mort, non pas en vue d'un quelconque salut après la mort, mais vivre pour être sauvé ici bas. Vivre parce que l'on va mourir, parce l'on va mourir nécessairement trop tôt, parce que le jour ultime on aura l'esprit encore plein de tous les projets que l'on a pas réalisés. Il ne s'agit certes pas ici de nourrir une « méditation sur la mort » et de vivre dans la conscience malheureuse de notre finitude. Bien au contraire, il s'agit plutôt de vivre en se disant que si la vie n'a pas de sens en elle-même, nous pouvons lui en donner un en nous projetant sans cesse hors de nous-mêmes en proposant aux autres les fruits de notre travail, aussi modestes soient-ils, de notre créativité et de notre générosité.

Si nous n'avions pas conscience de notre mort peut-être serions-nous moins empressés à atteindre nos buts. Il nous faut donc peut-être considérer notre mortalité comme une chance et vivre, sinon dans la conscience heureuse de la mort qui nous attend, en nous disant en tout cas que la conscience de notre immortalité ne serait certainement pas une condition de notre bonheur, nous ne sommes pas des dieux et finirions probablement par trouver le temps un peu trop long. Notre mortalité est donc probablement une chance, celle de nous éviter d'être un jour fatigué de la vie.

Bien que la mort ne soit pas consubstantielle à la vie comprise comme puissance d'être, de penser et d'agir, elle n'en crée pas moins les conditions pour nous permettre de donner un sens, une signification et une direction à une vie qui en elle-même ne dit rien et ne va nulle part. Notre mortalité nous permet de considérer notre vie comme une histoire et de la vivre comme on écrit un récit ayant un début et une fin, fin qui peut n'être que l'achèvement d'un processus, mais qui peut aussi être un accomplissement si l'on a atteint, ou si l'on s'est tout simplement efforcé d'atteindre les buts que l'on s'est fixé.